

Atelier Silex Exécutions performatives éclectiques

Sébastien Dulude

Numéro 96, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45712ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dulude, S. (2007). Atelier Silex : exécutions performatives éclectiques. *Inter*, (96), 64–66.

Atelier Silex : exécutions performatives éclectiques

par Sébastien Dulude

Beach... sur la plage

Poursuivant ses soirées bisannuelles d'art performance, l'Atelier Silex de Trois-Rivières recevait en avril 2006 six performeurs locaux et deux invités de l'extérieur, c'est-à-dire Johanne Chagnon (Montréal) et Christian Messier (Québec).

En cette Journée de la Terre, l'Espace o...3/4 avait été investi par le maître de cérémonie Francis Arseneault pour nous accueillir dans le coin de paradis loufoque et surchargé qu'il s'était créé. Bien huilé dans sa chaise de plage, Arseneault paraissait un parfait vacancier avec tout ce qu'il avait réuni sous sa main : tourne-disque, guitare, bière, dards, livres, arrosoir, tue-mouches, coquillage et quoi encore ? Dans cette totale passivité de l'animateur, la soirée *Beach... sur la plage* pouvait s'amorcer.

Solange Deraïche

Dans une performance intitulée *Eat Art*, Solange Deraïche s'est présentée assise et vêtue de noir. Elle a enfilé un masque chirurgical sur son visage, au travers duquel elle a entrepris de croquer un *popsicle* rouge, laissant ainsi une vive trace en guise de bouche. On pouvait penser à un curieux procédé anesthésique – renforcé par la présence d'une glacière – qui, combiné à l'effet muselant du masque, illustrait à la fois une mutilation et un mutisme imposés à la bouche. Dans le second temps de sa performance, Deraïche a troqué le pantalon pour une jupe mexicaine et des souliers à claquettes. La suite consistait en une épilation des jambes à la cire chaude, remplacée pour l'occasion par du sirop d'érable étendu au moyen du bâton de *popsicle*. Soulignant la cruauté des soins esthétiques au féminin, l'artiste s'est appliquée à épiler ses jambes à l'aide d'une bandelette de papier, par le geste vif requis pour l'arrachage des poils. La douleur était canalisée en une danse aux furieux pas de claquettes pour couvrir des cris déjà entravés par le masque. Deraïche a quitté l'espace après avoir épinglé les deux bandelettes au mur, à la verticale. En

s'approchant, on pouvait voir que l'épilation avait été efficace.

Laurent Bélanger

«Libérez-moi», gémissait le performeur qui portait un masque de plâtre et un grand filet sur le corps, auquel étaient accrochées de nombreuses pièces moulées à l'image des échelles tordues de l'ADN. Rôdant en fantôme quasi muet, Bélanger en appelait au public pour être allégé des symboles qui pesaient sur lui. Les formes suspendues sont à rattacher directement aux préoccupations de l'artiste-sculpteur qui s'interroge sur la lourdeur et la responsabilisation de l'héritage du passé humain. S'entrechoquant doucement et se fracassant parfois lourdement au sol, les molécules géantes étaient recueillies une à une par les spectateurs moins timides. Une fois libéré, il s'est exprimé : « Enfin ! »

Christian Messier

Le dépliant annonçant la soirée de performance montrait Christian Messier avec un oignon fiché en bouche, larmes aux yeux. C'est la performance que l'artiste de Québec a présentée à Trois-Rivières. Le déroulement était simple, l'issue prévisible, mais l'épreuve, elle, combien frappante. Le performeur a débuté, un oignon en main, avec des pleurs grossiers, forcés, caricaturaux. On riait. L'oignon est tombé. S'arrêtant brusquement, Messier a ramassé l'oignon et a entrepris de l'éplucher avec un canif. Il a ensuite inséré l'oignon entier dans sa bouche. L'attente commençait. Progressivement, sueurs, larmes,

salive et morve étaient secrétées. Malgré les haut-le-cœur, les yeux crispés et rougis, Messier s'est acharné à mâchonner l'oignon, millimètre par millimètre. La pénible ingestion aura duré au moins six minutes. Amusé et sans grande pitié, le public ne s'est pas privé pour rire mais, une fois l'oignon avalé, a chaudement applaudi Messier. Celui-ci a éructé et a recommencé le pleurnichage de plus belle, bouclant la parodie. L'oignon en bouche s'est donc avéré une excellente interruption de la chialerie mais, quelque drastique soit-elle, elle n'en demeurerait pas moins temporaire.

Johanne Chagnon

Bien connue des milieux des arts actuels, Johanne Chagnon a présenté au public trifluvien une performance chargée d'affects. À lumière basse, elle est entrée en scène en habit noir garni de dizaines de longs couteaux qui pendaient de son corps. Saisissante avec ses longs cheveux blancs, son regard intense et ses gestes furtifs, Chagnon a longé les murs de la pièce, face à son ombre, avant d'aller danser au-dessus d'un habit similaire au sien, étendu à plat sur le sol. Une sorte de rituel se déroulait au-dessus de ce double inoccupé, ombre textile. La danse aux accents chamaniques faisait se détacher quelques couteaux, dont on remarquait qu'ils étaient maculés de rouge. Puis, un à un, l'artiste a confié aux observateurs les couteaux demeurés accrochés. Un échange fort se déroulait à chaque remise alors que, pointe vers le bas, les couteaux semblaient retourner à

leur premier possesseur. Touchant les mains de chacun, Chagnon bouclait ainsi le troublant exercice qu'elle avait intitulé *Qu'un geste posé soit le départ pour un autre geste*.

Sébastien Blanchette

Artiste de la relève, Blanchette a effectué une performance dans l'environnement d'une installation audiovisuelle de sa conception. Grises et aqueuses, les images projetées au sol éclairaient faiblement l'espace obscur. Il fallait donc scruter la performance, qui consistait en une série d'actions qui mettaient l'emphase sur la présence physique de l'artiste. Avec une respiration lourde, comme un effort, Blanchette se mouvait lentement au-dessus des images qui s'imprimaient au sol. Tout près se tenait un grand miroir rond. L'artiste y reconnaissait-il une forme d'humanité ancestrale ? Le miroir, centre de fascination, était intégré à un rituel sauvage, dans lequel l'artiste s'enduisait d'une matière brune avant de pousser un puissant hurlement. Le tout se terminait alors que le performeur, visiblement retourné à un certain état de nature, entrait en contemplation d'une caméra posée au centre de l'espace de réflexion.

Paul Dallaire

Poète et performeur à tendance ludique, Paul Dallaire nous ramenait en pleine lumière pour un exercice de gymnastique sexuelle et littéraire, sur un ton flagrant d'ironie. Se posant en littéraire romantique et naïf, Dallaire se faisait diriger par sa complice Solange



> Laurent Bélanger



> Christian Messier



> Paul Dallaire

Deraïche qui, sifflant au cou, imposait un rythme pour le moins stressant. À chaque coup de sifflet, il s'agissait pour l'homme de *performer* dans une intrication hilarante de poésie Kama-Sutra. Prenant diverses positions sexuelles, Dallaire devait tenter de stimuler la jouissance de sa partenaire par des lectures traitant notamment des ravissements de l'écriture. Invité à les suivre dans un trajet à plusieurs arrêts, le public effectuait avec grand plaisir un parcours voyeur pour écouter les confessions poétiques du performeur à son exigeante partenaire : « Il est écrit... tu sais chérie, que le je de Rimbaud est un autre et que très souvent j'ai la nette impression que tous les autres sont moi... »

Francis Arsenault

Torse nu depuis le début de la soirée, Francis Arsenault a effectué une performance-éclair qui se voulait en lien avec la Journée de la Terre. Assis, il tenait sur sa tête un énorme pot noir rempli de terre. On allait bientôt comprendre que le fond du pot était fragile. Arsenault avait demandé à deux spectateurs de verser au moyen d'arrosoirs domestiques un maximum d'eau dans le récipient. Il les encourageait en répétant : « Arrosez, il faut que ça pousse... » Sentant la terre bien lourde et mouillée, le performeur

n'avait plus qu'à enfoncer sa tête à travers le fond du pot, puis d'y passer les épaules, le corps, les jambes. Simplement et efficacement, l'homme et le végétal étaient instantanément confondus dans un geste d'une magnifique humilité : il était poussé un homme de la terre.

Alain Fleurent

Sur un fond sonore amusant, où il était question d'une vague de mauvaise humeur et de violence chez des animaux fâchés de l'expansion des dépotoirs humains, Alain Fleurent semblait proposer une voie de rédemption pour « l'homme contaminant ». Fleurent a ainsi entrepris d'ériger une sorte de totem à l'aide de pièces de tracteur, de chaudières de sable et d'un long morceau de bois creux. Le visage empreint de sable, il s'est hissé, non sans danger, au sommet du tronçon de bois maintenu à la verticale, pour ensuite effectuer une série de gestes, tantôt sémaphores, tantôt yogiques. Sans aucune aide, il est parvenu à soulever au-dessus de sa tête un gros pneu de tracteur qu'il a laissé pesamment choir par terre, passant autour de son corps ainsi que du piédestal. Immobile et droit, surplombant l'espace, Fleurent laissait calmement la forte impression se propager chez les spectateurs.



> Alain Fleurent

Cette année, la RIAP amenait à Trois-Rivières deux performeurs irlandais : Hugh et Sinead O'Donnell. Pour compléter le programme, cinq performeurs locaux partageaient les lieux de l'Atelier Silex



> Guy Buckley

Guy Buckley

Amorçant la soirée dans la salle verte de Silex, Guy Buckley effectuait son baptême à titre de performeur. Homme de langage, la verve de Buckley a été pleinement exploitée dans sa mise en scène d'un monologue tragi-comique en 12 actes. Le performeur a d'abord présenté au public 12 petits personnages (des bigoudis), chacun fortement typé et contribuant au récit d'une collectivité éparpillée. Au cœur de cette microsociété domestique, un aspirateur trônait, symbole concret de l'aspiration du personnage principal à rendre un hommage matériel « à tous les ruinés volontaires, de la poche ou de l'esprit » et surtout « aux morts qui nous ont légué notre avenir ».

Progressivement, le propos des interventions de Buckley s'éclaircissait : sorte de marionnettiste, celui-ci faisait intervenir ses personnages (la policière, le joueur compulsif, le psy, le poète, etc.) dans diverses situations de ruine identitaire. Avec un violent humour, des tableaux humains navrants étaient dépeints. Pourtant, plusieurs touchaient par l'amour et la compassion humaniste qui s'en dégageaient ultimement. Particulièrement, le personnage de l'enfant jouant avec des « billes ancestrales » réussissait à illustrer la perspective *relativisante* de l'exercice : « Bien avant que j'apparaisse, sur la terre de mes ancêtres on a joué avec ces billes qu'on appelait autrefois des allées.

[...] Aujourd'hui, je m'improviser archéologue minute et j'aspire le passé sur lequel je me tiens pour dégager la nouvelle couche de sa lignée. » Prenant en tutelle symbolique l'humanité perdue dans « un gros amusement corrosif pour notre oubli et pour l'oubli de l'oubli », le performeur a terminé son théâtre en appliquant les bigoudis sur une perruque qu'il s'est posée sur la tête. À l'aide de l'aspirateur (de ces anciens modèles qui servaient aussi aux mises en plis !), Buckley s'est finalement insufflé en tête tous les travers humains qu'il avait exposés auparavant, se proposant comme « aide-mémoire pour le sordide ».

Isabelle Clermont

La performance d'Isabelle Clermont empruntait elle aussi des composantes théâtrales pour son exécution. Costumée en clown, Clermont a commencé sa performance avec une bonne humeur débordante qu'elle tentera de conserver malgré son propos sombre. Jouant sur les thèmes de la maladie et de la mort, elle a récité 13 courtes histoires funestes sur le ton de la blague, le rôle du clown étant évidemment de désamorcer le tout avec facéties et calembours. Organisées alphabétiquement, les récits étaient ceux de personnes fictives terrassées par la mort : « Monsieur D n'a eu aucune chance avec son diabète de type D. Ses cendres seront exposées au columbarium sur la rue Cdurepos. »

Pendant peu à peu de sa jovialité, le clown s'affligeait de tant de mauvaises nouvelles. S'arrêtant à la lettre M, pour « mort », Clermont ne pouvait éthiquement plus agir ainsi costumée. Elle a alors retiré ses accessoires et son chandail pour se recouvrir de la tête à la taille d'une poudre blanche. Le regard grave, le haut de son corps blanchi, elle s'est lentement inclinée vers le sol. Les lumières se sont éteintes.

Nathalie Houle

Au centre de l'environnement exploité par Nathalie Houle se trouvait une table sur laquelle on pouvait voir différentes pièces de plâtre. Vêtue d'un sarrau et portant un casque et des lunettes de protection, elle s'est d'abord appliquée à circonscrire un large périmètre de sécurité. Profitant du fait que les spectateurs étaient répartis le long des murs tout autour de la pièce, elle a déroulé un ruban jaune portant la mention « Attention ». Le ruban était maintenu par les spectateurs ; plus précisément, il a été enroulé sur les nombreux observateurs qui ont prêté un poignet, une cheville ou leur cou pour les besoins de la performance.

S'avançant enfin vers la table éclairée par une petite lampe, Nathalie Houle a entrepris d'investi-

guer soigneusement chaque pièce. D'apparence fragile, leur forme extérieure suggérait un contenu enfermé ; en regardant attentivement, on comprenait qu'il s'agissait d'objets recouverts de plâtre. Avec des gestes délicats sous un éclairage intime, la performeuse nous signifiait qu'elle était, comme nous, intriguée par ces formes dont on ne pouvait deviner la source. Elle prenait tout son temps pour les manipuler, les humer, les caresser sur sa joue, développant ainsi une douce relation avec ces objets innommés, dans une ambiance sensible qui tranchait agréablement avec l'idée initiale du chantier. Cédant à sa curiosité, elle les a finalement développés un à un, avec de plus en plus d'empressement : jouets, poupées et fruits s'y trouvaient. Après avoir dégusté une orange, elle a terminé en partageant avec les spectateurs, charmés, les autres fruits.

Francis Arsenault

Préoccupé par les rapports de l'homme avec l'environnement qu'il domine, Francis Arsenault nous proposait le temps d'une performance d'inverser la tendance. Afin de recréer une basse-cour, une large quantité de paille avait été étendue par terre, et une poule en cage reposait au sol. Des œufs avaient été distribués

aux spectateurs. Au-dessus de la tête du performeur, un sac de jute était suspendu au plafond, le fond noué par une corde. Entièrement nu, Arsenault s'est enduit le corps d'un sirop brun. Puis, il a dénoué le sac, qui s'est déversé de son contenu en s'agglutinant à son corps. L'odeur aidant, on a rapidement identifié la matière : de la raclure de basse-cour, soit un mélange d'excréments de poule, de grains et de paille. Il en était couvert.

Arsenault s'est ensuite couché sur le dos, s'aménageant un espace confortable dans la paille. Toujours avec de la paille, il a confectionné une forme de nid qu'il a posé sur son bas-ventre et son sexe. Il y a déposé quelques œufs. Finalement, il a ouvert la cage pour laisser sortir la poule et a posé ses mains sous sa tête. Il s'est produit à ce moment un extraordinaire déplacement d'attention. Partant d'un homme se maculant de fientes, dégoûtant une partie de l'auditoire, la performance appartenait dès lors à une poule, dont il ne restait plus qu'à observer les hésitations, les pas, les cris. L'intention était claire : se confondre au milieu au point où la poule viendrait se lover dans le nid. Trop d'agitation du public, de rires et de sarcasmes ont peut-être empêché la pauvre poule de trouver le repos. Après une longue

attente, Arsenault s'est dressé. Un premier œuf a été lancé sur lui. Tous les autres ont suivi. La poule, pour conclure brillamment, picorait innocemment les œufs brisés.

Laurent Bélanger

La performance de Laurent Bélanger s'est déroulée au sous-sol, dans l'atelier de production de Silex. Atelier de sculpture, l'espace est bétonné et meublé d'outils et de matériaux. Laurent Bélanger avait posé une poutre à l'horizontale sur deux supports servant à scier de telles pièces de bois. Se préparant pour un nouveau défi imposé au corps alourdi par des pièces de plâtre, le sculpteur posait cette question, bien caractéristique de ses réflexions : « Monter ou descendre l'homme ? »

L'action consistait d'abord à s'emprisonner les membres avec des plâtres moulés, disposés en rangée sur le sol. Mollets, cuisses, torse, bras, autant de pièces avaient été fabriquées pour agir comme orthèses qui enserreraient ses membres. Les pièces allaient par paires et il s'agissait de les maintenir par un ruban de velcro. Cette étape s'avérant fastidieuse, Bélanger aurait eu avantage à se faire aider pour poser les orthèses. Mais Bélanger ne rechigne pas devant la difficulté. La seconde étape consistait à tenter de traverser, en équilibriste, la longueur de la poutre surélevée. Un parcours initiatique, donc, que Bélanger n'a pu compléter, trop handicapé par les plâtres. Chutant au sol, il a simplement conclu : « Plutôt la descente... »

Retournant dans la salle principale pour échanger, les spectateurs avaient beaucoup à dire sur tout ce qui avait précédé. À l'étage, les odeurs de basse-cour et de foie brûlé (gracieuseté de Hugh O'Donnell) perduraient, assurant un souvenir indélébile de cette *Rencontre internationale d'art performance*, façon Silex. ■



PHOTO > ALAIN FLEHRET

> Francis Arsenault